

Paul Léautaud

# Journal particulier

1933

Édition établie, présentée et annotée  
par Édith Silve



M E R C U R E D E F R A N C E

Extrait de la publication

## DU MÊME AUTEUR

*Au Mercure de France*

LE PETIT AMI

PASSE-TEMPS I

PASSE-TEMPS II

PROPOS D'UN JOUR

AMOURS

IN MEMORIAM

LETTRES À MA MÈRE

LE FLÉAU. JOURNAL PARTICULIER (1917-1930)

ENTRETIENS AVEC ROBERT MALLET

JOURNAL PARTICULIER 1933

JOURNAL PARTICULIER 1935

JOURNAL LITTÉRAIRE

Tome I : *Novembre 1893 – juin 1928*

Tome II : *Juin 1928 – février 1940*

Tome III : *Février 1940 – février 1956*

Tome IV : index général, histoire du journal, pages retrouvées.

JOURNAL PARTICULIER



Paul Léautaud

# JOURNAL PARTICULIER

1933

*Édition établie, présentée et annotée  
par Édith Silve*



MERCURE DE FRANCE

© *Mercure de France*, 1986.

Extrait de la publication

Je n'aime ni la pucelle,  
(Elle est trop verte) ni celle  
Qui est par trop vieille aussi.  
Celle qui est mon soucy,  
C'est la femme déjà mûre,  
La mûre est toujours meilleure.  
Le raisin que je choisi  
Ne soit ni vert ni moisi.

JEAN-ANTOINE DE BAÏF

(1532-1589)





## INTRODUCTION

Étrange journal intime que ce second *Journal particulier* que Léautaud rédigea de 1933 à 1939, et qui concerne la dernière relation sentimentale qu'il entretint avec celle qu'il ne désignera jamais autrement que sous les initiales de M.D.

« Relation sentimentale » est un euphémisme ; les expressions concernant le sentiment n'ont que peu de place dans les pages que nous livrons au lecteur et qui couvrent l'année 1933, du 13 janvier au 29 décembre inclus ; et c'est probablement ce qui leur donne une coloration toute « particulière », car l'apparition de l'émotion, si faible, si nuancée soit-elle, est comme un îlot de douceur au milieu des joutes érotiques, des calculs d'apothicaire auxquels notre homme se livre pour préserver son indépendance, des performances orgasmiques de sa maîtresse dont il nous donne toujours le compte exact et de l'approche quasi froide et mécanique qu'il a du corps féminin : « Je l'ai branlée, constatant au toucher qu'elle était en excellente disposition », note-t-il le 1<sup>er</sup> février 1933.

Car c'est d'abord un journal obscène que le lecteur va découvrir, dissimulé au cœur du journal intime, sous le titre de *Journal particulier* ; titre donné par Léautaud lui-même

dans la correspondance à caractère littéraire qu'il entretint avec Marie, sans jamais, il est vrai, en évoquer le contenu.

Loin de nous l'idée de dire que nos amants formaient un couple obscène ; non, ils formaient un couple d'amants mûrs de soixante et un et quarante-six ans ; et leur érotisme leur appartient ! En revanche, ce qui appartient désormais au lecteur, c'est l'obscénité de ce journal et la place que tient ce genre d'écrit dans l'ensemble de l'œuvre de l'écrivain.

Le poète Robert Desnos a donné une définition de l'érotisme, de la littérature obscène et de l'obscénité qui convient à Léautaud et à son journal :

« *Érotisme* : Tout ce qui se rapporte à l'amour pour l'évoquer, le provoquer, l'exprimer, le satisfaire... »

« *Obscénité* : Tout ce qui contredit aux usages, aux préjugés et à la pudeur en amour. »

« *Littérature obscène* : Littérature qui contrevient à l'académisme, dans l'expression de l'amour, qui décrit les pensées et les gestes dans leurs rapports avec l'amour. »

Il faut en convenir, Léautaud aurait plu à Robert Desnos ; en revanche, les manuels académiques, eux, ne sont pas prêts à l'accueillir dans leur sein ! Et pourtant, sur le plan du vocabulaire érotique, non seulement Léautaud n'a rien inventé, mais ses images sont parmi les plus pauvres du répertoire. Ainsi, le léautaldien averti apprendra-t-il très vite, et le plus simplement du monde, à « enf... » sa maîtresse ! Il appréciera « le travail » ou encore « l'exercice » auquel se livre notre homme pour faire « déch... comme un homme » sa maîtresse. Marie faisait probablement partie de ces femmes généreuses à qui Léautaud, s'il avait été tant soit peu troubadour, aurait pu chanter la très jolie chanson *Aux marches du palais* : « Dans le mitan du lit, tous les chevaux du roi pourraient y boire

ensemble... » Mais notre homme n'est pas un troubadour, loin de là ; il peut, à la rigueur, s'élever jusqu'à la jolie métaphore que certains hommes aimant les vrais chats emploient et... pratiquent avec grâce et à-propos : « faire minette ».

Cela dit, on se « branle » avec générosité l'un l'autre et Léautaud « bande » merveilleusement. Pourtant, nous avons un doute sur la durée et la fréquence de ces « bandaisons », comme aurait dit Brassens ; il y a quelque chose d'épique qui nous laisse rêveur : « Deux heures en position » ? C'est beaucoup ! Et à soixante et un ans ? Il faut l'admirer ! Hélas, ce n'est pas bon signe pour notre homme ; sa plume le confesse : il lui faut recourir bien souvent à ce qu'il appelle lui-même « un simili ». Serait-il donc tour à tour bravache, menteur, sincère ? Prépare-t-il pour les lecteurs à venir un portrait au naturel auquel il voudrait qu'on croie ? Mais est-ce bien de son portrait qu'il s'agit ? On découvre vite que ce journal se nourrit de répétitions qui ont pour fonction de recréer le désir, l'acte sexuel, le plaisir ; on dirait que les scènes érotiques ainsi transcrites n'ont pas d'autre rôle que de faire revivre à celui qui tient son journal la performance érotique, la satisfaction physique ; de remettre en mémoire le rassasiement du corps ou de combler, par les reproches répétés, par les « polissonneries » verbales ou écrites, sa faim inapaisée. Car le journal n'est pas seulement le lieu où l'amoureux comptabilise ses succès et ceux de Marie, il n'est pas non plus seulement cet espace secret où Léautaud parle de ses échecs et de ses « fiascos » comme dirait Stendhal, il est aussi ce lieu caché, « particulier », en marge du *Journal littéraire*, où le journalier se regarde et croit ranimer ses sens et son désir au contact des mots, comme s'il n'existait pas de distance entre le vécu et l'écrit, le sexe et les mots, entre la mémoire et l'écriture.

Mais revenons un peu en arrière pour voir comment naquit un si bel amour. Marie et Léautaud s'étaient déjà plusieurs fois rencontrés au *Mercur* de France ; la première fois en 1922, à l'occasion d'un article sur le sculpteur Bourdelle que Marie faisait paraître dans la revue, puis en 1927 lors d'une exposition de livres appartenant au collectionneur Jacques Doucet pour qui elle travaillait en tant que bibliothécaire.

En octobre 1929, Jacques Doucet mourut et, selon son vœu, sa bibliothèque fut rattachée à l'université de Paris. On installa le fonds à la bibliothèque Sainte-Geneviève ; Marie, elle, fut engagée comme bibliothécaire auxiliaire en octobre 1932 ; elle n'était pas loin de la maison d'édition du *Mercur* ; elle connaissait Vallette, son directeur, et Rachilde, qui tenait salon dans les murs de la maison. Elle prit goût à rencontrer Léautaud, dont elle admirait depuis sa jeunesse, en cachette de sa mère, les chroniques théâtrales qu'il publiait depuis 1907 dans la revue mauve du *Mercur de France* sous le pseudonyme de Maurice Boissard.

Un jour de l'année 1927, raconte-t-elle dans ses *Mémoires* (qu'elle rédigea pour se défendre des « horreurs » que Léautaud écrivit à son propos dans le *Journal particulier*), Léautaud, « de ses mains gercées par les travaux ménagers et poussiéreuses par ses travaux de bureau », entrouvrit le corsage de sa visiteuse : « Montrez-moi donc un peu ce qu'il y a dedans ! » Marie recula sans rien dire, mais éprouva pour lui, dit-elle, une grande tendresse mêlée de pitié. S'agit-il bien de tendresse et de pitié ? Marie voyait, en effet, dans le *Journal littéraire* de Léautaud un manuscrit inestimable et elle souhaitait l'ajouter à ceux qui composaient le fonds Jacques-Doucet. Une correspondance naquit entre Marie et Léautaud, dans laquelle se

mêlèrent des questions touchant l'achat du manuscrit du *Journal littéraire* par la bibliothèque, de petits mouvements de tendresse voilée de part et d'autre et beaucoup de pudeur de la part de Marie : « Je suis comme Stendhal, lui écrivit-elle en juin 1932, l'amour m'a dotée d'une vertu stupide : la chasteté. » Cela n'était pas pour émouvoir notre homme qui pratiquait Stendhal à la manière de Beyle, celui du journal intime : il aimerait bien « enfiler » Marie ! Il y est d'autant plus invité qu'elle s'amuse à lui envoyer, note-t-il dans son journal, des « cartes postales un peu galantes ; comme par exemple ce détail d'une sculpture de... cathédrale représentant un homme faisant minette à une femme ».

Le 13 janvier 1933, à la suite de petites invites pleines de coquetterie de la part de Marie, si l'on en croit le *Journal particulier*, Léautaud s'enhardit : « Il me regarda, indécis, note Marie dans ses Mémoires, me prit dans ses bras, posa ses lèvres sur les miennes. Je n'avais pas prévu cela. Cette bouche édentée, ces lèvres mouillées, ce menton mal rasé... Je me résignai, me laissai faire. »

Et Marie entra dans le jeu ; elle en appliqua les règles parce qu'elle était devenue curieuse de connaître l'homme et ce *Journal littéraire* dont on parlait dans les salons parisiens. Est-ce tout ? Un grand amour blessé l'aurait jetée, dit-elle, dans les bras de Léautaud. Diable ! Serait-ce à Auguste Perret que l'on doit le dernier grand amour de Léautaud ? Félicitons l'architecte. Étrange couple que celui que formèrent cette femme grande, épanouie, mondaine et « vire-voltante » et Léautaud petit, mince, ridé, et dont l'horizon se limitait aux murs du Mercure de France, couple qui naquit un 13 février, d'un « ardent » baiser que Léautaud donna à Marie alors qu'il triait

le courrier arrivé au Mercure de France ; baiser qui scella leurs lèvres pour le restant de leurs jours.

Pour Léautaud qui avait déjà Anne Cayssac dans sa vie et qui vivait une relation infernale, Marie apparaît comme une fleur de la tentation ; elle est désirable et à fuir en même temps. Le voilà perdu dans d'infinis calculs dignes d'un héros de Stendhal : il est trop âgé, elle est trop jeune ; elle n'a pas la couleur de peau qu'il aime, ni les cheveux, ni les yeux, ni les seins, ni la taille, ni les fesses, bref, elle n'a rien, Marie ; et puis elle va entraîner des « complications sentimentales » ; et de mettre en place des stratagèmes qui devraient faire avorter le projet de rencontre. Plus Léautaud s'efforce d'écarter Marie de son chemin, plus il s'enferme, tout le ramène à elle : « Un soir, enfin, confesse Marie dans ses Mémoires, je me résignai à lui donner le baiser au lépreux dans toute l'acception du terme. » La scène se passe chez elle, le 4 février 1933. « Aussitôt arrivé, il m'embrassa. Pour me dérober à cette caresse qui m'était un supplice, je m'en fus dans ma chambre et revins complètement nue sous un peignoir léger. Ses caresses se précisèrent et je pris goût à ces jeux voluptueux dont j'étais privée depuis de si longues années et qui, seuls, me comblaient. Il entreprit, à son tour, de se dévêtir. De ses vêtements entrouverts s'exhala une odeur fade qui me souleva le cœur, et comme il semblait assez fier de sa nudité, je ne trouvai à lui dire que cette phrase stupide : "Tu es priapique..." Afin d'arriver le plus tôt possible à une conclusion qui mettait fin à mon supplice, je m'étendis brusquement sur le tapis en lui disant : "Prends-moi." Il crut ainsi que j'étais avide de ses baisers, de ses caresses. Nous fîmes donc l'amour, lui avec je ne sais quel sentiment, moi comme

Iphigénie sur le bûcher. Heureusement, il ne s'en rendit pas compte. »

Pauvre Marie ! On ne peut pas dire qu'elle ait gardé un souvenir voluptueux de sa première rencontre avec Léautaud. Sur le canapé, puis sur le tapis ! Marie en suppliciée, qui se met complètement nue pour échapper au baiser du lépreux et qui, finalement, marche au feu, telle Iphigénie... Le texte de Marie aurait gagné à être revu et corrigé par Léautaud ! Mais il faut bien qu'elle se défende ; celui qu'elle va tant mater, pour qui elle va tant donner d'elle-même en dactylographiant le *Journal littéraire*, la met en scène dans une lumière crue qui ne pardonne pas.

Il est vrai que, de son côté, Léautaud ne montre pas plus d'enthousiasme, et le 11 mars, après quelques malheureuses « enfilades », il conclut : « Sans le vrai attrait, pas de plaisir. Je parle pour moi. On ne fait rien de bon cœur. Je ne sais même pas s'il n'y a pas mauvais cœur. » Quel dédain anime Paul ! Quel dégoût Marie !

Il faut avouer qu'aimer Léautaud, cela voulait dire : accepter les chats et tout ce que cela entraînait comme soins et obligations ; c'est devant un tas de croûtons de pain étalés sur son bureau du Mercure, à côté du sac postal, que Marie reçut son premier « ardent » baiser ! Pour sa première invitation à un repas chez Marie, 106, boulevard Jourdan, Léautaud arrivera, ayant fait ses courses, chargé de rognures de viande, au grand divertissement des invités. Il faut imaginer ce qu'était le lit du petit homme : déjà, en 1933, les chats couchaient avec lui, tous pêle-mêle, leur souffle à l'unisson du maître. Marie se résoudra à acheter une couverture, en décembre, pour isoler son corps des draps et des couvertures du lit de Léautaud. Ce que ce dernier comprenait et approuvait : « C'est pour toi,

pour y montrer ton cul », commentait-il, affable ! C'est pour ce « cul » qu'il aimait tant qu'il partira lui-même en quête d'une belle étoffe, couleur Renoir, en 1935, « bandant ferme » dans les escaliers du B.H.V., qu'il grimpa à toute vitesse, poussé par le désir : Marie le précédait !

Marie accepta tout dès le premier jour ; même l'odeur « âcre, sure, de sueur et de linge mal lavé » qui s'échappa du pantalon de son nouvel amant, écrira-t-elle. Elle pensa bien, par la suite, remédier aux effluves par de l'eau de Cologne, mais Léautaud, qui n'en avait jamais usé, demanda à quoi cette eau servait et « s'imagina que c'était pour le rendre plus fort, par conséquent, plus amoureux » !

Disons-le, ce journal offre d'abord la relation d'une liaison érotique qui ne se cache pas sous la métaphore poétique. Les deux amants cherchent avant tout la satisfaction physique, une plénitude des sens à laquelle l'un et l'autre semblent bien ne plus accéder depuis longtemps ; Léautaud parce que le « Fléau », ainsi appelle-t-il Anne, est de plus en plus revêche et méchante avec lui, Marie parce qu'Auguste Perret est de plus en plus sollicité par ses travaux d'architecte et étroitement surveillé par son épouse.

Aucun doute à avoir, à ce sujet, sur Léautaud : Marie est perçue dans les premiers mois de cette liaison comme une solution d'attente, le « Fléau » étant à Pornic ; puis comme une solution de remplacement : « Je la regretterai l'été prochain, faute de mieux », note-t-il en octobre ! Marie, elle, a vu, le cœur serré, s'élever la splendide demeure de la rue Raynouard où le couple des Perret s'installa dès 1930 ; la solitude lui déchire le cœur, elle a un immense désir d'aimer et d'être aimée : « Pourquoi ne pas adopter ce vieil enfant perdu ? L'âge ne fait rien à l'affaire », écrit-elle. Et elle s'engage dans cette



liaison avec la passion du désespoir et la curiosité qui la caractérise. Très vite, le grand problème, pour Léautaud, se réduira aux nombreuses et fréquentes indispositions dont souffre Marie. Elle a des organes sexuels « complètement démolis » et l'expression « elle ne vaut pas cher comme santé » prend ici tout son sens ! Tantôt elle a ses règles, tantôt elle a des douleurs qui ne la rendent pas disponible ; cela n'arrange pas notre homme qui a un pressant besoin de « déch... » ! « Je comptais pourtant bien m'offrir, ce soir, une séance » ! Marie se fait rafistoler du mieux qu'elle peut en courant les villes d'eaux, les bains de boue, en se faisant masser et soigner. Léautaud attend en maugréant.

On peut dire que la beauté du corps féminin importe peu dans ce journal ; Marie est en effet souvent vue, observée à partir du bon ou du mauvais fonctionnement de ses organes sexuels et l'expression « faire l'amour », quand elle apparaît, est plus souvent reliée au verbe « déch... » qu'au verbe « aimer ». On fait de bons ou de mauvais « exercices » ; on se livre à de « petits travaux » quand on ne voit pas simplement les amants se livrer à des « séances » diverses ; certaines d'entre elles mettant en scène des phantasmes propres à Marie et auxquels Léautaud se prête avec complaisance. Bien que ce journal soit « intime », Marie n'est jamais désignée autrement que sous ses initiales M.D. ; qualifiée de « créature complètement démolie », elle est ravalée au dernier rang des êtres auxquels l'écrivain confère le droit d'existence ; certainement après les chiens et les chats qu'il protège.

En février, elle n'était encore que la « partenaire » de Léautaud ; le 22 mai, il note qu'ils n'ont pas cessé, durant toute la soirée, de se tutoyer ; ce qui ne devait donc pas être courant entre eux ; le tutoiement deviendra une réalité en

décembre 1933 seulement ; enfin, il attendra la fin du mois d'octobre pour désigner son amie par son prénom ! Mais n'avait-il pas très vite enfermé Anne dans des pseudonymes aussi affligeants pour Anne que drôles pour nous : « le Fléau », « la Panthère », quand il ne l'appelait pas tout simplement « abominable créature » ou « ma chère putain », ne la tutoyant que dans des états de crise ! Car Léautaud n'a qu'une crainte : distinguer des autres l'être qu'il aime et lui donner alors des droits sentimentaux sur lui. Et cela lui est impossible. Par peur d'aimer et d'être aimé, il limite Marie à un sexe qu'il « enf... », dans lequel il « déch... ». Quelque chose s'est, un jour, cassé en lui ; il n'y a pas que la maison de Fontenay qui est une prison volontaire dans laquelle il s'enferme, se coupant du reste du monde, son corps et tous ses sens, eux aussi, sont fermés à la tendresse de l'amour, aux mouvements du cœur, à l'émotion ; sa parole et son écriture parlent de ces prisons : « Je me dépêche de dire, écrit-il en septembre, dans son *Journal particulier*, que je ne suis fou que par les sens. »

Limitée à son sexe et à ses seins « abondants » dans le meilleur des cas, Marie aura bien de la peine à exister dans sa féminité... Son corps ? Il n'est jamais amoureusement détaillé, exploré, caressé, ou si peu. Léautaud ne l'aime pas. Quant au corps de Léautaud, il se limite à une bouche et à un sexe. Voilà un journal érotique dans lequel les corps des amants ne tiennent aucune place ; en revanche, l'écriture du journal est comme un œil qui observe jusqu'à la fixité les sexes de l'un et de l'autre et certains « maniements ». Le visage de Marie n'offre aucune prise au regard de Léautaud, car, nous dit-il, il reste « muet » contrairement à celui d'Anne. Et il est vrai que le lecteur a de quoi être surpris : Léautaud tient un journal intime sur ses relations avec une femme dont il n'aime pas le

corps ! Elle est « horriblement faite, note-t-il en juin. Pas de taille, pas de hanches, pas de croupe. Aussi grosse en haut qu'en bas. Un gros boudin. Par-dessus le marché, une peau et une carnation affreuses ». En juillet, il note qu'elle a « la tête dans les épaules, le corps d'un seul fût, aucune grâce de ligne ».

Rien n'a dû être plus dur pour cette femme si élégante, si attentive aux soins corporels que de lire ces pages qui anéantissent d'un trait de plume sa grâce et son attrait ; tout ce qui, sa culture mise à part, l'avait désignée à la ferveur amoureuse de Lucien Michelot l'organiste, dans sa jeunesse, à celle de Louis Pottecher-Brazey, puis, plus tard d'Édouard Bernard, d'André Suarès, d'Auguste Perret, disparaît dans ces pages. Marie est non seulement une belle femme mais elle est coquette et aime les beaux vêtements et les bijoux ; Léautaud, sensible à cette recherche vestimentaire, sent à quel point Anne s'habille mal, combien elle est dénuée de goût ; hélas, il n'a pas de mots pour décrire la coquetterie féminine, pas plus qu'il n'en a pour décrire le corps de la femme ; aussi, l'élégance de Marie se résume-t-elle à des notes pleines de naïveté : « Elle est élégamment vêtue dessus et dessous », note-t-il en décembre ; et il ajoute, désignant par là une combinaison : elle a « une sorte d'autre robe collante et fort décolletée en soie noire, ses deux seins superbes émergeant » ! Léautaud ne fait pas semblant d'être candide, il l'est ; tout en cultivant et en recherchant dans la femme ce qu'il appelle « le vice », un mélange détonant qu'il a composé quand il était petit grâce à ses grandes « amies », les prostituées de la rue des Martyrs.

Maladresses crispantes et touchantes tout à la fois ; quels singuliers rapports entretient-il avec une femme qui pourrait encore avoir des enfants ! Le flux menstruel l'inquiète,

l'étonne, le dérange dans ses pratiques car, au fond, ce que Léautaud redoute inconsciemment dans une femme, c'est sa maternité ; pas plus qu'il ne peut reconnaître, en lui, une paternité avortée, étouffée, refusée, il n'y a d'épouse possible dans une femme, ni d'enfant dans ce couple que le hasard et la solitude ont formé mais que l'enjeu du *Journal littéraire*, grimoire à décrypter, transformera en une nécessité.

Avec le temps, Marie va devenir unique, irremplaçable ; et c'est le miracle de ce journal intime que de voir l'amour le pénétrer de toute la force de la confiance écrite, comme à l'insu de celui-là même qui le tient ; avec Marie, c'est tous les sens de l'homme de soixante ans qui apprennent pour la première fois, dans un balbutiement de débutant, les choses de l'amour ; en mai, il avait découvert qu'elle était tout de même « belle fille, grande, charnue, pleine de formes » et même « élancée » ; en juin, il voit pour la première fois que sa peau est « fine et très blanche ». Par peur de tomber amoureux, il s'empresse de fermer les yeux et ne voit plus qu'un « gros boudin » qui « déch... comme un homme » ; mais en novembre, la suavité des formes du corps de Marie, si « lascive », bouscule sa misogynie : « Où avais-je les yeux, note-t-il le 25 novembre, corps charmant, charmant ton de peau. Celle-ci très douce, des seins superbes, abondants, comme je les aime... »

Peu à peu le corps de Marie occupe l'espace, déborde l'écriture obscène du journal ; la peau et sa couleur, le corps et sa forme prennent leur place et le regard coupé de l'enfant abandonné prend racine dans celui de Marie. Il est vrai que Marie s'y est prêtée et que l'enfant a trouvé en elle un refuge ;

décharger. Va, va. Oh! c'est tout de même rudement bon, une pine. Et pour toi? C'est pas bon? Tenez! Le voilà déjà qui pisse son foutre. Frotte encore, encore. Là, là... oh! oh! ça y est, ça y est, salaud : tu sens si ça coule. Oh!... Oh!... » »



# Journal particulier 1933 Paul Léautaud

Cette édition électronique du livre  
*Journal particulier 1933* de Paul Léautaud  
a été réalisée le 11 juin 2012  
par les Éditions du Mercure de France.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782715213869 - Numéro d'édition : 9821386).  
Code Sodis : N53733 - ISBN : 9782715233430  
Numéro d'édition : 246501.